

rompre le cou, il écrase les gens qu'il a devant lui et s'abandonne à la poussée toute-puissante qui lui vient de derrière.

Après la *mêlée*, après les charges des *trois-quarts*, la remise en jeu à la *touche* le mord au cœur. Il voit ces hommes grands : les plus forts et les plus grands des deux équipes, s'ordonner pour recevoir le ballon.

— Chacun son homme, les *avants* ! crie une voix.

Ils s'accotent, les coudes mauvais. Epaule contre épaule, hanche contre hanche, bleu contre rouge et rouge contre bleu, chacun choisit son homme, rassemble son corps mieux qu'un cavalier son cheval, ou s'ancre des deux pieds.

Désirs qui percent le ballon, les bras jaillissent en un bouquet tout hérissé de doigts. Il s'agit bien de l'équilibre !

Les bras étirent les corps, renversent les têtes sur les cous en des postures instantanées et folles. Imploration précise du ballon par tous les muscles !

Un, deux, trois de ces hommes sautent, planent, retombent dans le fouillis de membres. Gloire aux hommes grands qui sautent !

Ils s'agrafent et s'agrippent. Ils s'écroulent, et le gisant se gare comme il peut. Le voilà sur un genou. Justin le voit longtemps sur un genou.

Le ballon roule, s'échappe. Il s'enlève, ou des pieds emmanchés de jambes vives, le battent et le poussent, ou des mains le saisissent et les hommes s'éparpillent.

*Mêlée* encore ! Et c'est de nouveau le piétinement de la tortue romaine, la carapace mi-bleu mi-rouge dallée de dos, le nœud d'athlètes qui fume dans l'air froid.

Le ballon vole à ras de terre, et courent les *trois-quarts* : ces joueurs empennés qui se fichent dans l'équipe ennemie, et qui fouillent, et qui cherchent le cœur : la ligne de but.

— *Off-side* ! en avant ! rugit-on autour de Justin.

Justin ne voit ni l'*en-avant* ni l'*off-side*. Il enrage.

— Pas droite, la *touche* !

« C'est vrai, se récite-t-il soudain en bon élève, la remise en jeu doit se faire perpendiculairement à la ligne de *touche*. Sinon l'arbitre ordonne une *mêlée* à dix mètres de cette ligne. »

La bataille s'ordonne un peu dans l'esprit de Justin, et le garçon admire les fameux coups de pied de Bancroft. « Le cordonnier de Swansea », qu'aspirent soudain quinze mille regards, semble tomber à la renverse, quand il décoche sur le ballon, qu'il tenait à deux mains, son pied sûr comme un poing, et que cela sonne, et que fleurit en noir

sur le ciel gris la lente et noble parabole du *dégagement en touche*.

Coupée de *mêlées*, et de remises en jeu à la *touche*, éclairée d'attaques de *trois-quarts*, la bataille continue dans un flux et un reflux angoissant du rouge sur le bleu, du bleu sur le rouge, hélas ! surtout du rouge sur le bleu. Là-bas, le tableau d'affichage reste vide de chiffres et nul n'en croit ses yeux. A deux reprises même, une tempête s'élève. Les bleus partent très loin, s'enfoncent à droite, en coin. La foule du pesage dérobe à Justin la vue de leurs prouesses.

— Ils marquent ! ils marquent !

Autour du garçon à demi étouffé sous une poussée furieuse, des gens trépignent et hurlent, et ce délire-panique emporte notre héros. A s'en casser la voix, il hurle.

Hélas ! les rouges se dégagent ; ils dévalent à nouveau quand retentissent plusieurs coups de sifflet appuyés et pressés. Les joueurs s'arrêtent, leurs bras tombent. C'est la *mi-temps*.

Alors, Justin respire. Les clameurs se sont tues. Il n'en reste qu'une rumeur légère. L'immense étreinte s'est desserrée et, soulagés, bavards, ces Français se retrouvent.

— Rien de marqué, hein ! qui l'eût cru ?

— Eh bien ! monsieur, sont-ils épatants !

— Eh ! eh ! attendez la seconde *mi-temps*.

— Mais oui, je ne dis pas. N'empêche que les Gallois ont le *handicap* du voyage.

— Et le Lane ! Vous avez vu comme il le fauchait, son homme. Et le Forgues ! monsieur, c'est un fauve, le Forgues !

L'émerveillement d'en être quitte à si bon compte, fait vite place à l'espoir insensé, éternel. Les 37 à 0 de Twickenham sont oubliés, lavés, et seule reste en mémoire la victoire remportée sur l'Ecosse. Le miracle entrevu, ne faut-il pas le saisir ?

Les quinze joueurs rouges sont restés groupés sous la pluie, dans leurs maillots souillés. Soudain, un coup de sifflet de l'arbitre les déploie sur le *ground*. Quelques joueurs bleus leur font face en attendant les autres, et un nouveau coup de sifflet retentit. Le ballon s'élève sous le coup de pied d'un rouge, et tandis que des joueurs bleus accourent sur la pelouse avec de grands gestes, tous les rouges se ruent sur l'équipe de France démembrée.

Passé le premier moment de stupeur, la foule a compris. Elle se contracte et se hérise. Exaspérée, elle siffle de toutes parts, elle souffle ses huées et crache sa colère. Elle sort tous ses piquants, toutes ses griffes et se jette sur les barrières qui l'encagent.

— Honteux... Salaud... Vendu l'arbitre !

Cependant qu'auprès de Justin une voix rageuse perce le tapage :

— Bien fait ! Ça leur apprendra, pendant que les autres restent sous la flotte, à aller lécher leurs poules.

Au sein de ce tumulte, un joueur bleu se couche et simule une blessure. Deux camarades le masquent.

Des bravos et des rires partent déjà de la foule : le tour est bon et les nôtres ne se laissent pas prendre sans vert...

Mais l'arbitre n'est pas dupe. Il tape du pied, ordonne. Une *mêlée* se forme, furieuse. Sous la poussée des rouges, les bleus cèdent et s'affaissent. Les rouges enjambent les corps étendus, se dégagent, galopent, ramassent le ballon et s'effondrent en paquet entre nos poteaux de but. Galles a marqué.

Le vacarme redouble. Pâle d'indignation et de haine, Justin hue et ricane. Toute sa loyauté, toute son honnêteté sont saccagées.

— Evidemment, comme ça !

Spectacle d'humiliation et de défaite ! les maillots bleus, enfin au complet, se rangent, accablés, derrière leur ligne de but. La rage et la honte au cœur, ils laissent tout le *ground* au pouvoir des rouges. En un rien de temps, Bancroft botte le ballon qui passe entre les deux poteaux et par-dessus la barre. Trois et deux : cinq, car l'*essai* est transformé en *but*.

Là-bas, le tableau d'affichage tourne lentement sur lui-même et revient en place, nanti devant le mot Galles du signe funeste : 5.

Nous sommes trahis, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, le jeu, dès la reprise, ne quitte plus le camp français, et pour Justin, en qui flambe le patriotisme enragé dont on l'imprégna dès l'enfance, il n'y a plus, depuis l'*essai* de Galles et la forfaiture de l'arbitre, ni bleus ni rouges : des Français et des étrangers s'empoignent et s'exterminent.

Les Français s'échappent pourtant et gagnent du champ, mais le ballon revient très haut. Varvier, l'*arrière* français, l'attend, tout seul. Au lieu de le saisir de volée, avec l'audace heureuse qu'on réclame de lui, gauchement, honteusement, il le laisse rebondir. Un maillot rouge — homme exécré, superbe ! — surgit à toutes jambes, et, sautant au rythme même du rebond, souffle le ballon à Varvier qui a des gestes horribles d'impuissance.

Le Gallois file vers notre ligne de but. Devant lui le terrain est vide et un silence de mort s'établit. Soudain, surgi d'on ne sait où, un maillot bleu se lance à la poursuite du ravisseur, et, tandis que les autres joueurs épars, là-bas, se sont arrêtés de combattre et regardent de loin l'inéluctable s'ac-

complir, la foule dame son espoir, son dernier espoir : Failliot, Failliot !

Les épaules remontées lui dévorant le cou, les genoux dressés et détendus dans un tambourinement, le *trois-quart aile* sur la face duquel le *sprint* jette l'extase désespérée de la prière, gagne sur le Gallois. Il allonge le bras, il va l'écraser sous sa masse, mais l'autre boule sur la ligne blanche. Après une cabriole fantastique, il s'immobilise enfin, à plat ventre sur le ballon.

Et c'est à nouveau le rite sinistre d'avant la tentative de *but*. L'équipe de France se replie sur son territoire violé, et Bancroft transforme l'*essai* en *but*. Cinq et cinq : dix. Le tableau d'affichage vire et offre bientôt aux regards le 10 désolant.

Alors, devant ces spectateurs en deuil, résignés à l'écrasement de leurs champions, les hommes bleus se tendent et luttent en forcés. Leurs fronts se baissent ; leurs mâchoires se serrent. Ils foncent, ils *plaquent* à brassée. Celui-ci ceinture le Gallois qui lui déboule dessus, le soulève de terre d'un seul ahan et le porte durant cinq pas avant de le renverser sous lui. Celui-là, tombé sur les genoux, ne prend pas le temps de se relever. C'est sur les genoux qu'il va couvrir de son corps le ballon qui lui a échappé. Cet autre, avant de s'abîmer, traîne et secoue la meute qui le coiffe.

Une *mêlée* désordonnée, une défense pied à pied, où, à force de rage, les nôtres divisant le torrent en remontent le cours, se déroule sous les yeux de Justin.

L'avant français, très brun, dont la chevelure crépelée flotte comme une crinière, émerge, fond sur le Gallois qui porte le ballon, l'écrase.

— Forgues ! Allez Forgues ! jette la foule.

Un joueur de petite taille brun et moustachu, descend à tous les coups son homme.

— Allez Lane ! allez France !

Un joueur bleu, plaqué, reste étendu sur l'herbe, comme assommé. Il remue faiblement ; sa tête se dresse avec peine et retombe.

— Lane, c'est Lane entend Justin. Et un sale amochage !

Le jeu s'arrête et deux Français palpent et massent le blessé. Un médecin accourt dans son sarrau blanc et s'agenouille. Partout autour du *ground* le silence s'est fait. La foule attend anxieuse et tous les cœurs se serrent. Lane, son meilleur défenseur va-t-il se relever ?

Le voici debout. Il titube, la tête au creux du coude, dans un grand geste de souffrance, puis il mate la douleur, il lève le bras en signe de vaillance, et reprend sa place sous les applaudissements.

— C'est qu'il est dur, Lane, dur comme un chat.

La bataille reprend, plus acharnée encore. Souveraineté des actes ! Tremblante, subjuguée, la foule crie à voix rauque ses angoisses et ses es-